

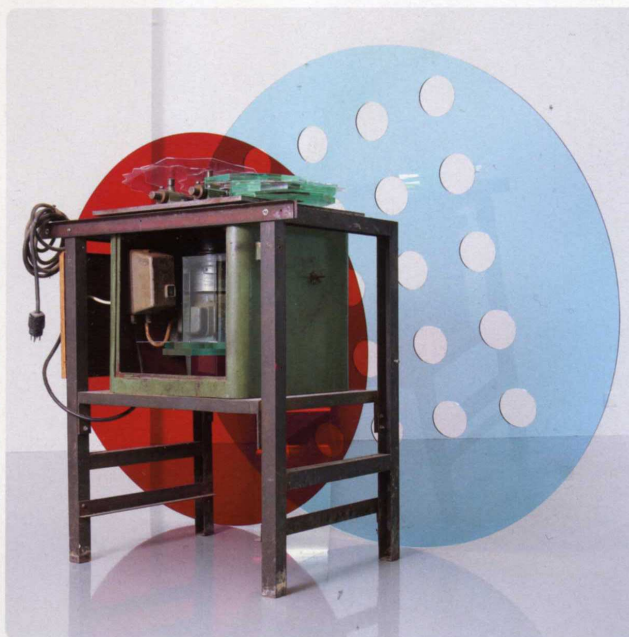
56 cultissimo

L'artiste qui rassemble

Delphine Coindet expose à Genève ses sculptures récentes. Un travail qui superpose les objets et les références. Portrait d'une sculptrice heureuse d'avoir enfin son propre atelier. *Par Emmanuel Grandjean, portrait Gilles Turin*

Un survol supersonique de son exposition à la galerie Evergreene rangerait d'office Delphine Coindet parmi les artistes accumulateurs. Il y a là des disques de verre posés contre un vieil établi et des résilles géantes accrochées à un grand panneau de contreplaqué articulé. Et puis, juste à côté, un anneau recouvert d'aluminium posé en équilibre sur un tube argenté, du plexi de toutes les couleurs et partout des miroirs qui renvoient les images fragmentées de ce drôle de bazar.

Artiste accumulatrice sans doute, mais moins dans la pulsion compulsive d'Arman que dans celle, spatiale, de Kurt Schwitters. Dans un coin de l'accrochage, la sculptrice française s'en rappelle. Elle a intégré à l'une de ses pièces une photo en noir et blanc du *Merzbau* de 1933. Une construction d'art total, bric-à-brac d'objets trouvés, inlassablement recréée par l'artiste allemand au gré de ses exils. «L'art, dans le fond, c'est surtout une question d'économie. Tout consiste à trouver les moyens de faire ce qu'on a dans la tête», explique Delphine



Dear M., 2008

Coindet. Les moyens justement. Mais on en parlera plus tard, chaque chose en son temps. «J'ai toujours beaucoup dessiné. Des trucs d'ado liés au stylisme ou à la déco. Mais avec l'idée assez naïve que, plus tard, j'en ferais quelque chose. De toute façon, pour moi la fac ne correspondait à rien de très crédible. Je voulais suivre les Beaux-Arts, sans pour autant devenir fermement artiste.» Au début des années 90, elle quitte finalement sa Haute-Savoie natale pour Paris, où elle s'inscrit à l'Institut des hautes études en arts plastiques, dirigée par Pontus Hulten. Elle s'intéresse à la sculpture anglaise d'Anthony Caro, au minimalisme américain de Robert Morris et à l'Arte Povera italien de Pino Pascali. Même si l'époque roule plutôt pour les installations, la photo et la vidéo. Bref, pour un art qui se la raconte. Le tableau, lui, traverse le désert. On ne parle même pas de la sculpture, qui prend le sable depuis un sacré bout de temps. «Au point qu'à Paris, je devais être la seule à m'y intéresser.»

Sculpture en plan

Atypique, Delphine Coindet expose pour la première fois Chez Valentin, galerie-appartement gérée par un amateur d'art contemporain très éclairé. Seulement voilà, il y a comme un hic. Delphine Coindet est une artiste sans atelier. Carrément fâcheux lorsque vous donnez dans le volume, disons volumineux. «A force, je me débrouillais comme je pouvais. Je déléguais le travail à des artisans. Je retournais parfois travailler à Albertville avec mon ***

58 cultissimo



Fogh, 2006



Sans titre (colonne), 2006



Ring, 2008



Scarlet, 2007

père qui est ingénieur. Du coup, le plus pratique était encore de bosser sur ordinateur.» Pendulaire de l'art, Coindet fait le yo-yo. Son travail suit le mouvement. Pas le choix. L'artiste développe sur écran des objets prévus en volume dont elle confie à d'autres la réalisation. Elle formalise ce passage de la 2D à la 3D «comme un aller-retour entre le réel et le virtuel», entre la technologique de pointe et le savoir-faire du compagnon.

Sa sculpture réussit un autre remix, celui qui pioche dans l'histoire moderne des formes. Et convoque, de loin, Tony Smith et Marcel Duchamp, John McCracken et Richard Artschwager pour, de près, en faire autre chose. Chez Coindet, *Harpe* est une sorte d'objet-nuage qui s'extirpe du mur en ondulant. Un instrument stylisé dont les cordes transformées en rubans multicolores dégringolent sur le sol. Une sculpture d'une folle élégance. Mais c'est aussi un jeu sur le nom de Hans Arp, le sculpteur de l'espace courbe. On devine chez Coindet un étonnement à la fois magique et franchement décomplexé face aux avant-gardes. Une manière de négocier le surpoids de l'héritage en version superallégée.

Collage et jeu collectif

D'où cette œuvre millefeuille qui se lit au fil des couches. En archéologie on parlerait de strates, en art, on dirait plutôt collages. Pas vraiment du design en tout cas. «Même si je m'y suis beaucoup intéressée à un moment, notamment

aux travaux de Sottsass.» Le collage envisagé aussi comme une sorte d'exercice d'échauffement, un stretching mental auquel l'artiste s'adonne mais qu'elle expose très rarement. Il y en a quelques-uns accrochés chez Evergreene. Des portraits dont les éléments découpés évoquent Scarlett Johansson, Cindy Sherman et Lady Di «la starlette, l'intello et la princesse» qu'observe à distance un quatrième puzzle en hommage à Allan Kaprow, le père historique du happening. «J'aime aller vite. Le collage a quelque chose d'intuitif. Tu prends des images dans un magazine et tu les scotches l'une sur l'autre sans trop réfléchir.» Comme une sorte d'écriture automatique dont le sens surgit d'un coup, de l'accumulation. Une stratégie dadaïste de la superposition qui s'applique à ses sculptures récentes montrées à Genève. Et c'est assez nouveau, car Delphine Coindet a finalement trouvé les moyens. Après quinze ans passés à ricocher d'atelier en atelier, elle possède désormais le sien, à Lausanne. Son exposition *Polyamid Spirit* est donc la première dont toutes les œuvres installées sont sorties de chez elle. «Ne plus pouvoir agir sur le moment commençait à me peser. Pour moi avoir un lieu est une vraie libération. Même si les nouveaux problèmes qui surgissent me donnent l'impression, parfois, de revenir vingt ans en arrière.» Du coup, elle a inclus des objets récupérés, trouvés, abandonnés à l'endroit qu'elle occupe désormais. Elle a aussi pris un modèle tout fait, un emballage de collants en nylon, qu'elle a reconstruit en bois, fortement agrandi, avant de l'améliorer avec une guirlande lumineuse, un miroir et un filet. Coindet, l'artiste qui rassemble? Dans tous les sens du terme. Elle avait déjà organisé à l'espace lausannois Circuit une présentation de plasticiens dont elle suit les travaux et avec qui, parfois, elle collabore. Le 30 mai, elle profitera de son expo perso au Centre d'art contemporain Fri-Art pour inviter Elodie Amet Vincent Beaurin et François Kohler à penser une partie de l'accrochage en format collectif. «C'est un principe normal d'échange. On construit rarement les choses tout seul. Les artistes sont de vraies éponges qui s'influencent les uns les autres sans calcul, ni hiérarchie ou ascendance.» *

«Polyamid Spirit», Galerie Evergreene, jusqu'au 10 mai, 7, rue du Vieux-Billard, Genève, 022 321 37 40 et www.evergreene.ch

Exposition à Fri-Art, Centre d'art contemporain de Fribourg du 31 mai au 27 août, 22, Petites-Rames, 026 323 23 51 et www.fri-art.ch